

Il est mort. Et comme prévu, personne n'en a rien à foutre. Non pas que cela le surprenne mais il aurait aimé avoir tort pour une fois. Il est mort comme il a vécu. Dans l'anonymat, l'indifférence presque. Une vie minuscule, sans fait de gloire, sans tache indélébile. Il a succombé à un cancer de la prostate : quel manque d'originalité ! Sa seule coquetterie aura été de le développer bien avant l'âge habituel. 49 ans. Il est mort et personne n'en a rien à foutre. Quelques mots de compassion à sa veuve sur les réseaux sociaux, rien dans les journaux, si peu dans les cœurs. Une vie sur terre qui s'achève, c'est banal, ça arrive tous les jours. Certains s'en vont, laissant un vide abyssal. Est-ce pour autant le gage d'une vie réussie ? Les larmes des vivants résonnent-elles ailleurs que dans la seule détresse de ceux qui restent ? Sa vie à lui ne sera pas racontée, sa mort ne sera pas regrettée. Ses poussières deviendront bien vite de la poussière.

Il est mort. Il est là, enfermé dans un cercueil de bois clair aux poignées dorées. Il est posé sur des

tréteaux. C'est le début du printemps. Les brumes matinales commencent à se dissiper. Quelques faisceaux rasants traversent les feuilles déjà formées des marronniers et viennent parsemer les granits. Le cimetière de Clamart se parerait presque d'accents bucoliques si les tombes quasi abandonnées, mal-ordonnées, ne donnaient au visiteur la triste impression de déambuler au cœur d'un lacs de vies oubliées.

Il est mort et peu de gens se sont déplacés pour un dernier hommage. Bien sûr, il y a Judith, sa femme. Les années n'ont jamais terni son incroyable beauté. Elles n'auront su qu'adoucir l'impatience de ses gestes, modérer le lyrisme de ses attitudes. Judith semble impassible. Seuls des clignements d'yeux trop souvent répétés témoignent d'une agitation intérieure. Peut-être même d'une tristesse. Juste à côté, les filles semblent ne faire qu'une, tellement leurs corps, tellement leurs mains se cherchent et ne se quittent pas. Une dizaine de quasi inconnus forment autour d'elles un groupe épars et distrait. La cérémonie sera courte. Aucun Dieu à invoquer. L'agonie n'a que trop duré. Il faut maintenant que tout cela cesse.

Roméo s'est posté en retrait, derrière un muret. Il assiste de loin aux funérailles. À ses funérailles. Quel étrange sentiment que de mourir en restant vivant. Dans la boîte, le corps doit déjà avoir commencé sa décomposition, les vers l'envahissent et s'attèlent à leur travail de digestion. Mais Roméo est bien vivant. Le jour où il s'est enfui, il s'était pourtant juré de ne jamais revenir en arrière. Et le voilà à regarder sa vie se terminer, sa femme se retenir de pleurer. À contempler son passé, à le

trouver aussi peu enviable aujourd'hui que le présent de l'époque.

D'une voix digne, presque froide, Judith commence à lire un texte dont elle a mis la nuit à accoucher : « Le mot *Fin*, je l'ai toujours vécu comme un déchirement, une trahison. Enfant, chaque film que je finissais de regarder, chaque livre que je refermais me plongeait dans un abîme de tristesse. Tu as été celui qui m'a convaincue que ce mot n'existait pas. Toutes ces années, ta présence, ton amour, m'ont fait oublier qu'un jour comme aujourd'hui pourrait arriver. Il n'y a pas de mot pour la douleur. Pas de mot pour l'absence. Je ne sais pas si tu es ailleurs, si tu es soulagé. Plus de vingt ans à tes côtés... »

Judith fait une pause et ravale un sanglot. Les filles s'approchent d'elle et la serrent dans leurs bras. Quelques branches d'arbres ploient doucement sous l'effet d'une brise discrète, seul mouvement d'un cimetière parfaitement immobile. Judith reprend : « Plus de vingt ans à tes côtés, et je ne suis pas sûre d'avoir complètement compris qui tu étais mais c'est ça que j'aimais par-dessus tout chez toi. Cette capacité à me surprendre, tes idées toujours différentes voire farfelues. Ton rire, ton amour de la vie. Et puis aussi, parfois, cette mélancolie qui te saisissait et que j'ai tant bien que mal essayé d'atténuer. »

De sa cachette, Roméo n'entend pas tous les mots. Alors il préfère regarder sa femme. Il y a si longtemps qu'il ne l'a pas vue. Il l'avait oubliée sans l'oublier. Les gestes, les expressions, rien ne change finalement. Les mots qu'il devine l'émeuvent et l'agacent en même temps. Il écoute l'éloge funèbre

d'un inconnu. De qui parle-t-elle ? Pourquoi raconter ces conneries ? Qui cherche-t-elle à convaincre ? Ils n'ont pas été heureux très longtemps. Oui, il y a eu les débuts merveilleux. Mais pas beaucoup plus.

Au loin, Judith conclut : « Voilà, c'est fini. Ta vie avec moi. Ta vie avec nous. C'est un déchirement et je ne peux m'empêcher d'y voir comme une trahison. Mais je ne t'en veux pas. Oh que non ! Tu t'es tellement battu. Si tu m'entends, là où tu es, sache que chaque seconde avec toi, méritait d'être vécue. »

Roméo sourit. Oui, il l'entend.

Les employés des pompes funèbres soulèvent le cercueil et le descendent maladroitement à l'aide de sangles dans un trou préalablement creusé. Juste à côté, une terre marronnasse, pyramide branlante et provisoire, attend de reprendre sa place. Judith saisit une des pivoinies blanches posées sur un petit présentoir et la jette dans la fosse. L'avantage de mourir au printemps est que la plupart des espèces de fleurs sont disponibles et qu'il est donc facile de trouver celle qui correspond à la mythologie du défunt. Les pivoinies blanches ont toujours été les fleurs préférées de Roméo. Merci Judith de t'en être souvenue.

Tour à tour, les membres de l'assemblée l'imitent. Aucun mot, aucune emphase, quelle importance ! Les fleurs coupées s'empilent. Les talons se tournent. En quelques minutes, la cérémonie est terminée.

Roméo reste caché tandis que l'assistance se disperse. Les filles doivent tenter quelques blagues, des rires nerveux résonnent au loin. Roméo regrette que Judith n'ait pas chanté leur chanson en guise d'au

revoir, celle qu'elle avait composée pour lui à l'époque où ils s'aimaient tant.

Les employés des pompes funèbres ont curieusement disparu sans avoir pris le temps de reboucher le trou, il est midi, sans doute l'heure de leur pause-déjeuner. Roméo s'approche et jette un œil à son tombeau. Il s'imagine mort. Enfermé. Sans vie. Sans rien. Sans les marronniers. Sans la petite brise. Sans les rayons rasants du soleil. Alors, plutôt que de s'affoler, il se remémore la chanson de Judith :

*Le temps qui passe ici est un joli temps qui passe
Il donne envie de s'arrêter, de libérer l'espace
Tu me l'avais pourtant dit, si souvent répété
Rien ne sert de courir ou bien de s'en aller
La vie n'a aucun sens, encore moins de but
Si les gens abdiquent ou continuent la lutte
L'important, c'est d'être au bon endroit
Au bon endroit
Avec toi*

Roméo ne se souvient plus bien des autres couplets. Cela parlait, croit-il, de cœurs amoureux et de voyages immobiles. Judith la lui avait chantée pour la première fois, le soir de leurs noces de coton. Elle n'avait jamais réussi à la finir tant les larmes coulaient et les sanglots la secouaient. Lui pleurait aussi. Un moment hors du temps, l'un de ses plus beaux souvenirs. C'était il y a si longtemps. Bien avant qu'il ne parte et qu'il ne décide d'aller remplir sa vie ailleurs.

Quand tout a commencé, Roméo a cru devenir fou. Ce qui arrivait, atomisait toutes ses certitudes.

Plus rien n'avait de sens. Et plus les choses avançaient, plus il perdait pied. Les questions, toujours plus nombreuses, ne recevaient jamais aucune réponse. Tout s'embrouillait. Était-ce réel ? Était-il sujet à des hallucinations ? Était-ce un rêve et allait-il bientôt se réveiller ? À force de tourner en rond, il commença à perdre l'appétit, puis le sommeil. Pour éviter d'implorer, son cerveau lui commanda d'accepter. Accepter la situation. Accepter l'incroyable, l'extraordinaire. Accepter ce que l'Univers – il ne voyait pas d'autre mot – lui proposait.

Depuis, Roméo ne s'est plus jamais interrogé. Laisant de côté tourments et impuissance. Il a choisi de saisir les chances et les promesses qui s'offraient à lui. Et il a pris bien soin de ne jamais revenir en arrière. Avancer. Toujours avancer. Profiter. Ne pas se retourner. Puisqu'une intuition certaine lui garantissait que revenir, ou même regretter, foutrait une merde monumentale et qu'il en serait évidemment le grand perdant. Avancer. Oui, toujours avancer. Ne pas se retourner. Jusqu'à ce jour.

Roméo saisit une pelle posée contre un des arbres qui jouxtent la tombe. Il se met à combler la fosse. La terre maronnasse s'écrase en un bruit sourd lorsqu'elle heurte le bois du cercueil. Les pivoinies blanches résistent un temps puis disparaissent. Roméo poursuit son effort en fredonnant la chanson de Judith. Il sent la transpiration envahir ses aisselles, le bas du dos, bientôt le torse. Il s'enterre lui-même. À grands coups de pelletées.

*Le temps qui passe ici est un joli temps qui passe
Il donne envie de s'arrêter, de libérer l'espace
Tu me l'avais pourtant dit, si souvent répété
Rien ne sert de courir ou bien de s'en aller*

L'effort violent pour éviter de penser. S'empêcher de se demander ce qu'il est venu faire ici. Pourquoi revenir ? Dans quel but ? Pourquoi replonger dans le passé ? Pourquoi mettre tout en péril ? Puisqu'inévitablement, les questions vont resurgir. L'inexplicable et les tourments aussi.

L'important, c'est d'être au bon endroit

Roméo s'arrête de chanter. Il jette la pelle au sol et tasse du pied la terre meuble. Des résidus argileux se sont déposés sur ses vêtements et se sont par endroits mélangés à la transpiration. Du dos de sa main, il s'essuie le front puis expire : la satisfaction du travail accompli. Des mésanges bleues virevoltent dans le ciel et semblent célébrer la période de reproduction qui s'annonce. Roméo oublie encore pendant quelques secondes que son retour dans sa vie d'avant le condamne à explorer la réalité. À questionner sa santé mentale. Ses choix. À remettre en question sa vie. Toutes ses vies.

Il ne l'a pas reconnue ; comment le pourrait-il, il ne regarde jamais la télé ? Encore moins les pubs. Mais Roméo n'est pas surpris d'apprendre que la fille qu'il ne quitte plus des yeux depuis le début de la soirée est comédienne, enfin qu'elle tourne dans des pubs pour des assurances ou des produits ménagers, tant elle irradie et transforme l'assistance, surtout lui, en spectateurs médusés et conquis, prêts à l'adorer pour le restant de leurs jours et bien sûr de leurs nuits. Roméo n'a jamais rencontré quelqu'un comme elle. Un Ange. Une tornade. D'une beauté incroyable. Des gestes aristocratiques, un rire tonitruant, des attaches délicates, une descente d'alcoolique, des seins adolescents, des yeux qui pétillent et des avis sur tout. Ce genre de personne n'existe pas au Mans, la ville sans âme qu'il a fuie pour monter à Paris et enfin commencer sa vie. Là-bas, tout est à 50 %. Moitié de bonheur. Moitié d'avenir. On économise, on gagne petit. Une vie en soldes : allez bonnes gens, tout doit disparaître ! Roméo n'y avait plus sa place. Il est

arrivé ici sans appui ni connaissance mais avec l'énergie débordante de celui qui saura mettre le monde à ses pieds.

C'est elle qui lui ouvre la porte mais ne le calcule pas, occupée qu'elle est à chercher clopes et briquet dans le désordre des manteaux empilés sur le guéridon de l'entrée. C'est un anniversaire, ou peut-être une crémaillère. En tous cas, une soirée parisienne dans un appartement cossu du 10^e arrondissement. Les propriétaires, deux jeunes pédés sympathiques, l'accueillent comme s'ils le connaissaient depuis toujours. Les embrassades, un peu trop appuyées, le mettent mal à l'aise. Mon Dieu, qu'il est coincé quand même ! Sûrement les relents de son éducation. Il faut qu'il arrête de singer ses parents. À 25 ans passés, il serait temps. Roméo lutte chaque jour pour ne plus éprouver cette bien-pensance petite-bourgeoise inscrite dans ses gènes, celle qui a peur de tout, des autres, de la différence, du changement. Pas si facile.

Quand il la voit, son premier réflexe, c'est le rejet. Elle est trop belle, trop vive, trop tout. Il ne se sent pas à la hauteur. Il essaye de détacher son regard mais ses yeux, aimantés, reviennent inlassablement se fixer sur elle. Roméo est fasciné. Un animal sauvage. Il la regarde glisser entre les gens. Elle rit, s'amuse. Ses mains touchent et caressent les bras, les visages, les culs. Sa beauté lui permet tout, qui donc aurait l'idée saugrenue de lui opposer une quelconque résistance ?

Roméo lui cherche des défauts, histoire de justifier par avance l'échec cuisant qu'il ne manquera pas d'essuyer si toutefois le courage lui venait. Mais évidemment, il ne lui en trouve aucun. Peut-être

sa taille, un mètre soixante, sûrement moins, mais est-ce un défaut ? Dépité, il se sert une troisième vodka pomme, histoire de se donner un semblant de contenance.

Au fond du salon, un jeune rasé et tatoué jongle avec deux iPods pour éviter tout blanc entre les morceaux qui ruinerait, sans qu'elle ait même commencé, la carrière de DJ à laquelle il se destine. Gloria Gaynor et Diana Ross décrètent qu'il est temps d'arrêter de parler et leur disco syncopée entraîne les énergies sur la piste de danse. Roméo ne connaît personne. Il est arrivé là presque par hasard. Il vient d'emménager dans l'immeuble, un studio décati au 6^e étage, et a répondu favorablement au mot affiché près des boîtes aux lettres. *Ce soir, il y aura sans doute un peu de bruit. Nous fêtons la vie. Plutôt que de râler, venez donc nous rejoindre. Christophe et Fabrice, 3^e gauche.*

Roméo s'est planqué dans un coin. Contre le mur, à mi-chemin entre le buffet et la cheminée dont le manteau fait office de bar. Vue dégagée sur le salon. Il sait qu'il devrait aller danser. Au moins socialiser. Aller dire bonjour, se présenter. Mais il n'a jamais su faire ça. Pas plus qu'il ne sait draguer. Encore son éducation. Ou sa timidité. Roméo la regarde. Elle danse. Chacun de ses gestes l'émeut. Ils sont désordonnés, n'obéissent à aucune règle chorégraphique. Elle réinvente les entrechats, mélange break dance et paso doble. Parfois, elle sautille à contretemps, déploie ses bras tel un albatros qui peine à s'envoler, tournicote, manque de perdre l'équilibre puis explose de rire. À d'autres moments, elle semble habitée par une transe intérieure, le corps immobile, la tête qui

dodeline, la musique comme seul compagnon d'un voyage initiatique. Que faire sinon ne rien faire ? Cette fille est le Kilimandjaro, l'Everest. Une ascension impossible, un objectif bien au-dessus de ses pauvres moyens. Et l'alcool que Roméo absorbe par petites gorgées régulières n'a malheureusement aucun effet désinhibiteur.

Roméo n'a jamais su draguer, ne l'a jamais fait d'ailleurs. Il ne comprend pas les kamikazes, ceux, tellement sûr d'eux, qui foncent tête baissée. Bien sûr, cela marche parfois, la fortune sourit aux audacieux, paraît-il. Mais l'idée de subir la plus infâme des humiliations, le râteau magistral, celui qui ramène aux blessures de l'enfance, l'a toujours empêché de tenter sa chance de la sorte. Pour conquérir, Roméo ne fait qu'attendre l'accumulation de signes évidents en provenance de sa cible pour se lancer. Stratégie intelligente puisque toujours gagnante mais relevant de la bravoure du bigorneau.

Alors que Roméo s'approche de la cheminée et s'empare de la bouteille de vodka, une voix masculine lui crie dans l'oreille quelque chose d'inaudible.

— Quoi ?

— Je disais : t'as des yeux de malades.

— Euh... Merci.

— On a dû te le dire souvent.

— Ben non, t'es le premier.

— Arrête, tu me fais marcher.

— Ben oui.

Roméo a des yeux qui surprennent. Au bleu transparent d'un husky sibérien. Un regard profond qui transperce, qui glace parfois. Depuis l'enfance, ses

yeux le définissent. La première chose que les gens voient, la seule dont ils se souviennent. Ses yeux attirent et sont jaloués. Ils lui ont évidemment servi dans la vie. Mais plus pour se cacher que pour obtenir. L'azur inonde son visage et colore un masque naturel dont il n'a de cesse d'entretenir l'épaisseur.

Roméo, gêné, sourit à son interlocuteur. Il se fait visiblement entreprendre. C'est la première fois que cela lui arrive aussi ouvertement.

— T'es pédé ?

— Non. Toi, oui ?

— Ah dommage. Oui, moi, oui. Je me disais bien, vu que tu n'arrêtes pas de mater la seule fille de la soirée.

D'un rapide mouvement de tête, Roméo constate l'évidence. Que des mecs, une soirée gay. Ne pas l'avoir remarqué le rend peut-être moins réac qu'il ne le pensait. Ou était-il trop absorbé par l'objet de sa convoitise ?

— Elle est magnifique.

— Et surtout dispo.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est le problème des filles qui traînent avec des homos, elle ne se font jamais draguer. Au fait, moi c'est Mickael.

— Roméo.

— Enchanté. Tu devrais aller danser, Roméo.

Roméo s'exécute, plus pour s'échapper qu'autre chose. Chic succède à Mary J. Blige. Ses premiers pas sont hésitants. Puis l'énergie communicative de ses voisins danseurs lui donne confiance. Il se laisse porter par les voix de Thelma Houston et de CeCe

Peniston et s'enhardit. La soirée bat son plein, les rythmes binaires assurent la communion, les corps qui s'agitent exhalent des parfums musqués. Sans vraiment le faire exprès, Roméo se retrouve au centre de la piste de danse. Juste à côté de lui, elle se tortille en se baissant jusqu'à se trouver accroupie puis fait le chemin inverse, les bras tendus au-dessus de la tête. Roméo est dans le contrôle. Il pense à chaque geste qu'il fait. Pourvu que ses déplacements ne soient pas ridicules. Il se force à ne pas la regarder. Ou seulement du coin de l'œil. Elle, lascive, se colle aux corps voisins, embrasse les bouches aussi, libérée de toute ambiguïté, de tout enjeu de séduction.

Puis elle est là. Face à lui. Un peu trop proche pour que ce soit fortuit. Elle danse et se rapproche. De près, elle est encore plus belle. Un visage rond, des taches de rousseurs qui parsèment un petit nez droit. Un long cou et des cheveux qui ondulent au rythme de ses mouvements de tête. Son corps vient frôler celui de Roméo. Il peut sentir le souffle de sa respiration sur son torse. Ensemble, ils ondoient jusqu'à ne faire qu'un. Roméo passe ses mains derrière son dos, il sent ses hanches imprimer un mouvement giratoire qui neutralise et prend le contrôle de ses propres gestes. Il penche la tête et la regarde. Elle le regarde aussi. Que se dit-elle ? N'est-ce qu'un jeu ? Le prend-elle pour un homo ? Roméo, lui, n'a jamais été aussi sérieux de toute sa vie. Comme si son avenir en dépendait. Enfin, il expérimente un de ces moments tant espérés. Quand le destin choisit de tout imprégner de solennité pour annoncer le grand chambardement. Quand il conspire et remplit les émotions

de vibrations divines, de cette énergie circulaire qui n'apparaît qu'à la naissance d'un véritable amour.

Earth, Wind&Fire entonne leur *Boogie wonderland* quand Roméo approche ses lèvres et cherche à l'embrasser. Elle se laisse faire. Pas vraiment surprise. Puis, elle lui rend son baiser, langoureusement. Leurs corps s'arrêtent de bouger. Leurs mains s'agrippent. Leurs langues s'entremêlent. Les décharges électriques à l'intérieur des ventres se transforment en ridules de volupté à mesure qu'elles migrent vers les extrémités. Alors Roméo ferme les yeux et s'abandonne au transport. La salive les agglomère. Le temps s'interrompt, la musique s'efface. Le moment est d'une brutalité merveilleuse. Il se dit qu'il n'a jamais été aussi heureux de toute sa vie. Un coup de foudre comme au cinéma. Et l'incroyable évidence que cette femme qu'il tient dans ses bras, dont il ne connaît rien, même pas le prénom, que cette femme avec qui il n'a pas encore échangé le moindre mot, que cette femme est la femme de sa vie.